

et se recrutèrent parmi des employés, des ouvriers spécialisés et des émigrés ayant acquis le titre de citoyen.

Le peu de mouvement syndical qui se manifesta en Argentine, en Uruguay, au Brésil, à Cuba, se trouva sous l'influence de l'anarco-syndicalisme du type italien ou espagnol et fut formé surtout par les émigrés européens, contre lesquels les Etats votèrent toute une série de lois restrictives contre l'immigration d'éléments suspects et pour l'expulsion, voire même la déportation de militants. Les éléments ouvriers du pays (surtout des artisans) restèrent sous l'influence de l'idéologie petite-bourgeoise. La masse énorme des travailleurs ruraux était naturellement tout à fait absente de ces luttes.

L'Internationale Communiste dans ces pays se trouva donc, au moment de sa constitution, après-guerre, dans cette situation privilégiée de n'avoir devant elle aucune influence socialiste appréciable, excepté en Argentine et dans l'Uruguay. Elle constitua ses sections dans presque tous les pays de l'Amérique latine qui, au début, eurent un certain développement. Mais si nous essayons, aujourd'hui, de tracer un bilan de sa situation, ce bilan est tout à fait négatif. Cela ne trouve pas une justification suffisante dans les faits de l'illégalité dans laquelle le parti est contraint d'agir dans presque tous les pays, au Mexique comme au Brésil, au Pérou comme à Cuba, pas davantage dans la persécution brutale qui va de la « suppression physique » pratiquée sur une vaste échelle au Mexique, à Cuba, au Pérou, au Vénézuéla, à la déportation dans des îles désertiques de Pâques par le Chili ou de la Terre de Feu par l'Argentine, à la livraison au bourreau fasciste pratiquée par l'Uruguay.

La liquidation des différents partis communistes de l'Amérique latine (Argentine, Brésil, Mexique, Chili) correspond à celle des sections d'Europe et est la conséquence de la tactique appliquée pour les « pays coloniaux et semi-coloniaux » qui se traduit à mettre les masses à la remorque de la petite bourgeoisie nationale... Ainsi l'I. C. cherche, par la Ligue contre l'Impérialisme, à gagner de l'influence dans les couches intellectuelles et petites-bourgeoises, dont elle appuie les manœuvres qui les caractérisent. On a eu ainsi, à Montevideo, un

Congrès contre la guerre, parallèlement à celui d'Amsterdam et on est occupé à préparer un Congrès pan-américain contre le fascisme...

En ce qui concerne l'opposition de gauche, elle existe dans beaucoup de ces pays; elle progresse même, d'après leurs journaux, à Cuba, au Mexique, en Argentine, au Chili. Nous ne sommes pas en mesure de vérifier cette affirmation, mais le fait, par exemple, que le chef de la gauche, au Chili, est le sénateur Hidalgo, opportuniste achevé, nous démontre que, comme en Europe, des éléments pourris et politiquement disqualifiés ont réussi, au travers de l'opposition trotskiste, à se faire une nouvelle base politique.

Mais c'est surtout dans le domaine syndical que le centrisme montre son vrai visage. La situation était aussi, dans ce domaine, très favorable pour lui. La Fédération Américaine du Travail, qui avait, depuis 1918, cherché à orienter le mouvement ouvrier sud-américain vers les intérêts de l'impérialisme nord-américain au travers de la Fédération pan-américaine du Travail, (dont la Confédération Générale Ouvrière Mexicaine et quelques organisations de l'Amérique centrale formaient le noyau), n'a pas réussi à gagner la moindre influence dans aucun pays de l'Amérique du Sud. Elle était tellement impuissante que, depuis 1927, elle n'a plus pu tenir de Congrès; le sixième, qui devait avoir lieu à la Havane en 1933, a été ajourné « sine die ».

Il s'agissait surtout, pour l'Internationale Syndicale Rouge, de gagner les masses organisées par les anarco-syndicalistes qui, au travers de leur Centrale de Berlin, avaient constitué dernièrement, en Amérique latine, une Fédération continentale s'appuyant surtout sur les organisations de l'Argentine et de l'Uruguay, du Mexique et de Cuba, et sur les I. W. W. du Chili. La force de l'anarco-syndicalisme reste debout comme auparavant et aujourd'hui même, les centristes, dans leur incapacité d'opposer une politique de classe et de critique léniniste, n'ont pas réussi à battre en brèche l'apolitisme anarchiste qui s'est traduit dans les faits par « l'appui politique » aux coups d'Etat militaristes dans différents pays. Les anarco-syndicalistes, avec leur « attente complaisante » aux radicaux en Argentine, Grove au Chili, le « battlisme »

en Uruguay, l'A.P.R.A. au Pérou, ont entraîné les masses syndiquées derrière les partis de la petite bourgeoisie nationaliste, comme, tout au moins, dans les premiers moments de la République, ils devaient marcher avec les bourgeois et les petits-bourgeois de l'Espagne.

Le centrisme qui, depuis 1935, a créé un Secrétariat de l'Amérique latine, a, en 1929, au Congrès de Montevideo, constitué la Fédération Syndicale de l'Amérique latine, en affirmant qu'il s'appuyait sur de puissantes organisations au Mexique, Colombie, Equateur, Pérou, Uruguay et Brésil. En réalité, il s'agit d'organisations squelettiques dont le seul résultat tangible a été d'augmenter la confusion et la désorientation des masses. De plus, si le Secrétariat Sud-Américain ne dispose que d'une organisation faible, il possède un nombre respectable de bonzes et de moyens qui ont permis aux bureaucrates centristes de sillonner tout le continent et quand ces bureaucrates sont de l'espèce d'un Oreste ou d'un Casanelas, on comprend facilement les fâcheux résultats d'une telle activité. En fait, ils ont fini par détruire toute influence dans les pays où il existait et surtout au travers des scissions pratiquées au Mexique et en Argentine, ils ont accompli un vrai crime contre les intérêts de la classe ouvrière.

Aujourd'hui même, dans des pays où il

y des partis communistes officieux, ou plutôt des groupes qui s'intitulent ainsi, il n'existe, en réalité, aucun mouvement syndical, ou il est tout au plus insignifiant. C'est le cas du Paraguay, du Vénézuéla, de la Bolivie, de la Colombie même où, il y a quelques années, l'Internationale Syndicale Rouge parlait de ses 150,000 adhérents!!! La presse centriste, dans un de ses récents rapports, avoue que, sauf à de rares exceptions (au Pérou, par exemple), les syndicats révolutionnaires rouges ont montré une complète inaptitude à conduire les mouvements spontanés de grève ou même d'intervenir dans les grèves suscitées par les syndicats réformistes ou les anarco-syndicalistes.

Au XI^e Plenum, l'I. C., par la bouche de Manouïlsky, avait déclaré: Les moments d'une crise révolutionnaire mûrissent, avant tout, dans des pays comme les Indes, la Chine, l'Espagne, certains pays de l'Amérique latine.

Fidèle à sa tactique contre-révolutionnaire, elle a commencé par liquider les organisations de classe du prolétariat et préparer par là, également, en Amérique latine, les conditions mêmes pour le déroulement des conflits inter-impérialistes qui mûrissent aujourd'hui bien plus sérieusement que la révolution mondiale sous la conduite du « pilote » Staline.

Gatto MAMMONE.

Le Problème de la Jeunesse

L'activité prépondérante déployée par la jeunesse de toutes les classes de la société, au moment de la guerre impérialiste, mérite un examen particulier, car elle vérifie avec une évidence exceptionnelle la formulation théorique qui voit dans l'action des jeunes l'expression la plus achevée, la plus radicale des manifestations sociales qui dominent l'esprit d'une époque. Pendant cette période jeunes bourgeois et jeunes ouvriers ont révélé, par une débordante impétuosité et une étonnante identité de réflex devant la situation, de quoi sont capables les jeunes générations lorsque surgit soudainement, avec la violence d'une explosion, le terme d'une fermentation sociale arrivée à maturité. En se jetant à corps perdu dans la mêlée, avec un élan absolu-

ment désintéressé, elles ont acquis une force d'attraction, une capacité de persuasion et d'entraînement, déterminant partout les hésitants, les indécis, à suivre son exemple. Elles n'ont pas seulement répondu à l'appel de la bourgeoisie; en intervenant aussi fougueusement sur l'arène historique, elles sont devenues l'amplificateur en chair humaine de l'appel lancé par la classe dominante.

Inévitablement, par l'enchaînement des situations traversées avant-guerre par le prolétariat, la jeunesse ouvrière devait sombrer dans le massacre mondial, avec des transports d'allégresses. C'était le prix inévitable de la politique surgie au sein des organisations ouvrières constituées au cours de cette période. Contaminé par l'opportunisme qui parvenait à